



Lycée d'Adultes de la Ville de Paris

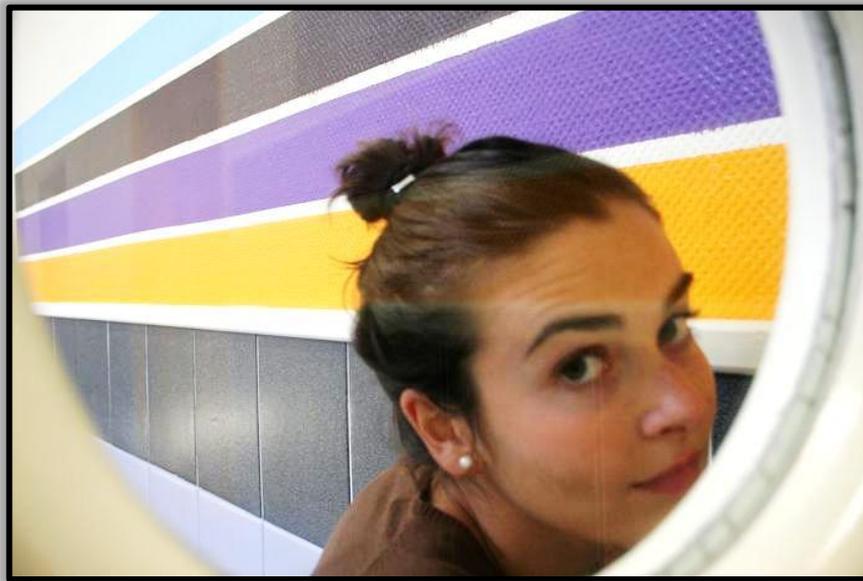


Revue de presse

Edition Janvier 2018

132, rue d'Alésia - Paris 14^{ème} | 01 45 41 52 44 | www.lyceedadultes.fr





Une attention particulière est portée aux actions de communication afin d'accroître la visibilité et la notoriété du Lycée d'Adultes de la Ville de Paris.

La revue de presse mentionne la plupart des diffusions à la télévision, des sujets à la radio, des parutions sur des sites Internet ou dans la presse écrite, et propose une sélection d'articles.

Diffusions TV

SEPTUAGT TFI
06.2015

Reportage de 20 minutes



09.2011

Diffusion le 13/09 sur Infos soir
Guadeloupe et sur France Ô
Reportage tourné le jour de la rentrée

TF1
06.2015

Journal télévisé
Reportage diffusé à l'édition du JT



06.2011

Feuilleton au journal télévisé de
13h.
Reportage diffusé sur 5 jours.



04.2015

Télématin



06.2011

Reportage diffusé
sur plusieurs chaînes câblées.



06.2014

France 3 Île-de-France



05.2011

Dans l'émission de Caroline Brun
« Grand Paris »
Interview en direct de la Provisoire



06.2014

France 3 Île-de-France
Reportage de 3 minutes dans le 19/20



05.2010

Journal télévisé
Reportage diffusé à l'édition du JT

arte
06.2013

Émission le Blogueur,
reportage de 20mn



09.2009

100% mag
Reportage sur une auditrice
en Terminale L

CANALSAT
05.2012

Version courte
Reportage sur Campus Bac



09.2009

Journal télévisé
Reportage diffusé à l'édition du JT

Documentaire

 agat films & Cie
ex nihilo

Samedi 24 mai 2014

Lundi 2 juin 2014

Diffusions sur France 3 Île-de-France (24 mai 2014)
et dans la « Case de l'oncle doc » sur France 3 National
Conception, tournage et réalisation en 2012/2013
d'un documentaire de 52min destiné à une diffusion sur France 3.
Réalisateur : Jérôme CASSOU
Production : AGATFILMS

Radio



06.2015

Diffusion en juin



06.2015

Diffusion en juin



06.2015

Sur les docks
Diffusion le 9 juin 2015
Rue des écoles
Diffusion le 17 juin 2015



09.2014

Radio éducative et publique suédoise (Utbildningsradion) depuis Paris, reportage le 29 septembre 14



06.2014

Au lycée d'adultes de Paris, des candidats au bac de 18 à 72 ans



06.2014

Lundi 9 juin 14,
diffusions à 7h45 et 10h15



12.2013

Les Grosses Têtes



02.2012

Reportage diffusé dans l'émission Les Pieds sur terre



05.2011

Les Matinales diffusé au journal du matin



05.2010

Témoignages d'auditeurs



06.2009

Interview de professeurs et d'auditeurs



06.2009

Interview d'une auditrice avant et après les résultats du Bac ES, et ambiance d'un cours de soutien.
En ligne sur : audioblog.arteradio.com

Internet



12.2013

Passer son bac à 20,50 ou 70 ans, Emeline Wuilbercq
(Article inclus dans ce dossier)



07.2013

Ces adultes qui décrochent le bac
(Article inclus dans ce dossier)



03.2010

Reportage vidéo sur le Lycée d'Adultes sur la page d'accueil de www.paris.fr
www.dailymotion.com/video/k6ayzl6PFDUzvM1pGhO



07.2009

Interview audio d'une auditrice avant/après les résultats du Bac ES (Économique et Social). Blog du journal



09.2008

Article paru sur le site www.vousnousils.fr.

Presse écrite



11.2017

Passes ton bac ensuite
(Article inclus dans ce dossier)



06.2011

**Au boulot le jour,
au lycée le soir**
(Article inclus dans ce dossier)



06.2015

Le bac, cette fois avec sa fille



06.2011

Y a pas d'âge pour passer le bac !
(Article inclus dans ce dossier)



05.2015

Passes ton bac, enfin !
(Article inclus dans ce dossier)



05.2011

**Le lycée pour adultes
ouvre ses portes**



06.2014

Maman passe le bac
(Article inclus dans ce dossier)



05.2011

C'est le lycée de la seconde chance



06.2014

**Notre enquête sur ces adultes
qui ont repris leurs études**
(Article inclus dans ce dossier)



03.2010

**Pour passer le bac,
ils retournent au lycée**



06.2014

Heureux au lycée de 19 à 70 ans
(Article inclus dans ce dossier)



06.2011

Les adultes aussi passent le bac



05.2014

Article à propos du documentaire
« Les auditeurs du soir »



07.2009

Des cours du soir



05.2014

Manœuvre de jour, lycéenne le soir



07.2009

Séniors, au bachot
(Article inclus dans ce dossier)



12.2013

**Au Lycée d'Adultes de Paris,
on passe le bac de 18 à 70 ans**



2009

**Un lieu exceptionnel :
le Lycée Municipal d'Adultes**



07.2011

Une structure unique en France



2008

Le bac à tout âge



07.2011

Le bac à 30 ans, c'est possible



01.1997

Un lycée pour adultes

PASSE TON BAC ENSUITE

Au lycée municipal d'adultes de la ville de Paris, des hommes et des femmes, plus ou moins âgés, suivent des cours du soir pour obtenir le diplôme roi...



Au Lycée d'Adultes, rue d'Alésia, à Paris.

Par **KIM HULLOT-GUIOT**
Photos **MARIE ROUGE**

« *Donc, si je ne comprends bien, la vérité est neutre ?* » s'enquiert une élève. – *Pas forcément. Le désir de vérité n'est pas toujours dénué d'affect.* » Dans la salle de classe du XIV^e arrondissement parisien, Benjamin Thieffry déroule son cours de philosophie. Ce lundi, ses élèves de terminale, filière économique et sociale, étudient un texte du physicien hongrois Ignace Philippe Semmelweis. La conversation s'anime : on parle relativisme, valeur des opinions, science, vérité, démonstration, caverne de Platon, expérience de Asch, savoir et croyance... La vingtaine de lycéens s'exprime sans toujours lever la main, sans pour autant s'attirer de réprimande. Dans une autre salle, Amar Chalom, professeur de littérature et ancien élève de l'établissement, pratique la même politique. Alors qu'il donne à ses élèves de terminale littéraire des consignes sur le devoir sur table du jour, qui porte sur *les Faux-Monnayeurs* d'André Gide, une poignée

de retardataires se faufile discrètement dans les rangs, bien après l'heure de la sonnerie, sans subir les gros yeux. Le professeur se contente de les accueillir d'un sourire et de répéter ses conseils : « *Ne perdez pas trop de temps avec la problématique.* »

C'est que les lycéens ont passé l'âge de se faire gronder : ils ont en moyenne 28 ans, la doyenne de l'année dernière en avait 72. Et certains ont été retenus par une journée de travail à rallonge. Avant 18 heures, ils sont chauffeur de taxi, formateur à la poste, aide-soignant, contractuelle dans une crèche, occupent un emploi peu qualifié ou, pour une minorité, vivent du RSA. Tous les soirs de la semaine, jusqu'à 22 heures, ils redeviennent lycéens.

« TRANSFORMATION »

Financé par la ville de Paris, animé par des professeurs de l'Éducation nationale et quelques enseignants contractuels, le lycée municipal accueille 270 élèves, répartis dans

neuf classes : seconde, première et terminale, en filière générale (ES, L et S). Après avoir passé des tests, un entretien, et rempli un dossier de motivation, les candidats reçoivent 130 euros par an – la moitié pour les allocataires du RSA – pour étudier dans cet établissement de la deuxième, voire de la troisième chance.

« Les gens ne viennent pas ici par hasard, note la directrice du lycée, Françoise Noël-Jothy. Les profs, que nous recrutons avec de l'expérience pour qu'ils sachent adapter leurs cours, non plus. Ces gens sont des invisibles, mais ils ont de l'épaisseur. Certains arrêtent en cours de route, mais c'est tout de même un tremplin. On a des femmes à qui cela a fait reprendre leur indépendance par rapport à leur mari. Le lycée, c'est une formation de l'ordre de la transformation. » Le meilleur exemple de transformation, selon elle, c'est celui de Julien, un éboueur de la ville, « *recroquevillé* » sur lui-même au début de l'année, et qui a fini par inviter sa prof d'histoire à danser, devant tout le monde.

Les lycéens, appelés ici « auditeurs », se répartissent en deux catégories : ceux de moins de 30 ans, qui généralement ont eu, plus jeunes, des difficultés familiales ou de santé, ou ont été mal orientés, et ceux de plus de 30 ans, qui ont regretté d'avoir arrêté leurs études, ou construit leur famille plutôt que leur carrière. « *Il y a des têtes quasiment blondes et d'autres carrément blanches !* » résume gaiement une professeure de mathématiques.

Ici chacun va à son rythme. Certains passent l'équivalent d'une année scolaire en deux ans, boulot et vie privée obligent. Le programme de l'Éducation nationale fait l'objet d'adaptations : en physique, on fait par exemple l'impasse sur l'électricité, pas au programme du baccalauréat. Les profs évitent de donner trop de devoirs à la maison. Il n'y a pas d'option, mais les élèves qui maîtrisent l'arabe ou le créole par exemple, sont encouragés à passer ces langues vivantes à l'épreuve du bac.

Pour le reste c'est comme dans un lycée régulier : il y a des cours, des devoirs sur table, des épreuves de bac blanc, des conseils de classe et des bulletins de notes. « *Les élèves ici sont plus matures, ils ont un désir de savoir que n'ont pas forcément les autres élèves. Paradoxalement, ils ont aussi moins de difficultés que les adolescents à remettre en question certaines choses, car ils ont plus d'expérience* », estime Benjamin Thieffry, qui enseigne le reste de la journée dans un lycée du XVI^e arrondissement.

« SOIF D'APPRENDRE »

Olivier Moreau, professeur de sciences économiques et sociales, qui enseigne dans l'établissement depuis son ouverture, acquiesce : « *Je suis face à des gens qui écoutent,*

qui ont de la culture, du vécu. Je n'ai pas à me battre contre les téléphones portables ! » Là où il travaille le reste du temps, il a « *des élèves qui, à 9 heures du matin, sont couchés sur leur table. Ici, ils ont une telle soif d'apprendre ! Leurs lacunes, c'est plutôt le manque de confiance et de méthode, et l'envie parfois de trop bien faire* ».

Étudier dans ce lycée, « c'est de l'ordre de la revanche », assure de son côté Françoise Noël-Jothy. D'autant que « *le bac reste, au plan symbolique, toujours aussi fort : cela donne un sentiment d'appartenance au niveau national.* » Jean-Raymond ? Un chauffeur de taxi de 47 ans, en terminale ES, confirme : être bachelier serait « *une fierté* ». Mahmoud, un Égyptien de 27 ans, voit pour sa part en ce diplôme un sésame pour mieux s'intégrer. Pareil pour Serge (*Lire ci-dessous leurs témoignages*), qui effectue chaque soir l'aller-retour depuis sa ville du Val-d'Oise, à plus de 30 kilomètres du XIV^e arrondissement et de la rue d'Alésia, où il se prépare un avenir.



SERGE, 29 ANS, VIT DE PETITS BOULOTS, EN TERMINALE ES

« CE DIPLÔME, C'EST UN DÉBUT VERS AUTRE CHOSE »

J'ai toujours travaillé dans le monde du sport. En attendant de passer le bac, je me débrouille, je fais des déménagements, des petits boulots. J'aime l'atmosphère du lycée, c'est cosmopolite, on échange bien. Il y a de très bons profs.

« Ça m'a permis de retravailler certains fondamentaux que j'avais perdus. Avant, à l'école, je n'étais pas très discipliné mais je m'en sortais. Maintenant, j'ai un objectif. Il faut faire des choix, tu ne peux pas avoir un boulot, une petite amie, assurer à l'école, mais c'est un sacrifice qui vaut le coup. Après, j'aimerais faire un master en alternance. Ce diplôme, c'est un début vers autre chose.



JEAN-RAYMOND, 47 ANS, TAXI, EN TERMINALES ES

« MA FAMILLE NE ME VOIT PLUS, MAIS ELLE ME SOUTIENT »

« Passer mon bac, ça a toujours été un rêve. En Haïti, d'où je suis originaire, j'ai arrêté l'école en cinquième. J'ai travaillé dans le bâtiment, j'ai eu de petits jobs. Je suis arrivé ensuite en France, je me suis marié, j'ai eu deux filles. Maintenant, elles étudient, l'une la gestion, l'autre pour devenir infirmières. Avant d'arriver au lycée municipal des adultes, j'ai pris des petits cours, de français, d'anglais, d'informatique, j'ai passé le brevet avec les cours municipaux. Avoir le bac serait une fierté. Dans ma famille presque tout le monde l'a.

Il faut faire des sacrifices, d'autant que j'habite à Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis) : je me lève à 5 heures, je vais en cours à 17 heures, et je ne peux pas me permettre de ne pas travailler. Ma famille ne me voit plus, mais elle me soutient. Le reste de mon entourage n'est pas trop au courant, c'est une démarche personnelle.

« Je ne sais pas où ça va m'emmener, si je vais trouver des débouchés. J'aimerais suivre des cours du soir à l'université. J'aime le droit, les sciences politiques, la philosophie et les langues. Je n'aime pas les maths, car je ne suis pas bon. Je m'intéresse beaucoup plus maintenant que je comprends mieux les débats politiques et économiques. »



MAHMOUD, 27 ANS, DANS LE BÂTIMENT, EN TERMINALE ES

« MAUPASSANT EST MON AUTEUR PRÉFÉRÉ, C'EST LE PLUS FACILE »

« J'ai eu mon bac en Égypte à 17 ans, puis je suis arrivé en France, sans parler la langue. Je ne parlais que l'anglais. En arrivant, j'ai commencé des cours du soir, j'ai passé le brevet des collèges, et me voilà ici. J'aime l'organisation, le fait d'étudier le français, car sur les chantiers on le parle peu. C'est très motivant de venir ici, l'ambiance est bonne entre les profs et les élèves. Heureusement car je n'ai plus trop de vie : je pars de la maison à 6 heures, je rentre à 23 heures. Comme ma fiancée est à la fac, elle comprend.

« Je ne sais pas trop ce que je vais faire après : aller à la fac ou en BTS. Mais je travaille à temps plein donc c'est compliqué. J'aimerais travailler dans l'architecture ou en pharmacie. Même si je ne continuais pas après, le bac c'est important, c'est aussi un moyen de s'intégrer : mieux s'exprimer, connaître l'histoire et la culture, étudier les vieux auteurs... Maupassant est mon préféré, c'est le plus facile à comprendre. »



PASSE TON BAC, ENFIN !

Le compte à rebours du bac a commencé. Mais les jeunes de 17 à 19 ans ne sont pas les seuls à réviser. **Parmi les candidats, des salariés en reconversion, voire des retraités. Portraits.**

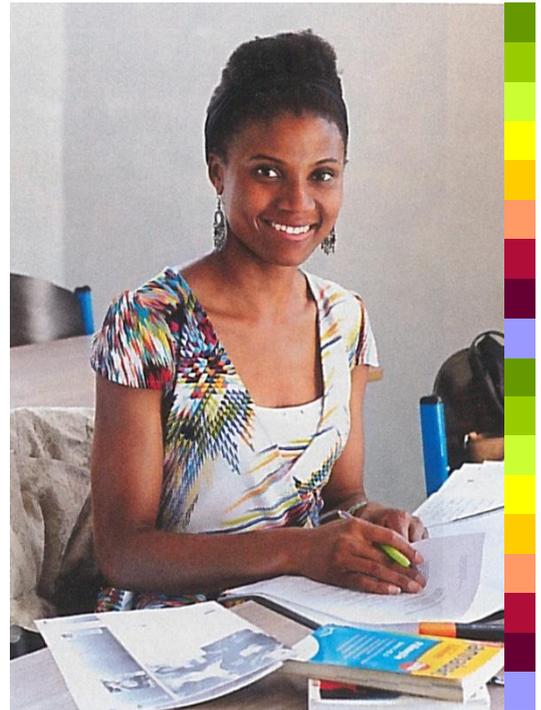
« Avec le bac, je pourrai accéder au métier de mon choix »

Dorothée Ngo Nganti | 32 ans, candidate au bac ES (économique et social) à Paris

Voilà trois ans que Dorothée Ngo Nganti jongle entre sa vie de maman, un contrat aidé dans un service administratif et des cours du soir au Lycée d'Adultes de Paris. « Il y a beaucoup de devoirs sur table et de révisions personnelles. » Mais le jeu en vaut la chandelle : « Avec le bac, je pourrai accéder au métier de mon choix », assure-t-elle.

Pendant dix ans, elle a été mannequin. Sa situation familiale évoluant, elle a arrêté la course aux castings et envisagé un nouveau départ professionnel. « On m'avait parlé de formations à la petite enfance dans les mairies, mais cela ne m'intéressait pas. Le bac ouvre plus de possibilités. »

Aujourd'hui, elle vise un BTS d'assistante de gestion en PME-PMI. « Lors des réunions d'information dans les écoles, on me prenait pour un parent d'élève », sourit-elle. Reste à signer un contrat en alternance, et, bien sûr, à obtenir le bac.



« Reprendre des études suppose beaucoup d'humilité »

Françoise Noël-Jothy | proviseure du Lycée d'Adultes de la Ville de Paris



Est-ce plus difficile de passer le bac après 20 ans ?

Il y a bien moins d'insouciance chez ces candidats qui doivent concilier plusieurs vies et renoncer à des loisirs pendant quelques années. Par ailleurs, même lorsqu'on est un jeune adulte, il va falloir réactiver des mécanismes intellectuels comme la mémorisation, un effort que l'on fait de moins en moins dans un monde numérique. Et sur une copie, on écrit sans pouvoir revenir en arrière, comme on le ferait avec un traitement de texte, ni donner son avis, ce qui peut être frustrant. Reprendre des études suppose beaucoup d'humilité.

Beaucoup de vos auditeurs sont-ils reçus ?

Les taux de réussite varient de 50% à 73% selon les années, sachant que certains choisissent de le passer sur deux ans. Mais qu'ils aillent ou non jusqu'au bout, ils ont trouvé là un regard bienveillant dont ils avaient manqué et qui leur donne un nouvel élan.

Que deviennent-ils ensuite ?

Les trois quarts des admis s'inscrivent dans le supérieur, en maths, en médecine ou encore en comptabilité. Quand ils ont plus de 30 ans, le diplôme leur permet surtout d'évoluer dans leur travail.

HEUREUX AU LYCÉE DE 19 À 70 ANS

Un établissement parisien prépare au bac à tout âge. Grâce aux cours du soir et au travail en équipe... Une leçon de pédagogie !

Voici un lycée parisien moins élitiste que Louis-le-Grand, moins célèbre que Condorcet et, architecturalement, moins bien loti qu'Henri-IV. Pourtant, tous les experts en éducation devraient se précipiter au LMA (Lycée Municipal d'Adultes de la Ville de Paris) de la rue d'Alésia, dans le 14^e arrondissement. Derrière des bâtiments vieillots s'abrite un établissement public unique en France, un laboratoire pédagogique. Avec des élèves qui n'en reviennent pas eux-mêmes. « *On adore les profs* », rigole une jeune femme. « *La classe est incroyablement soudée* », constate un jeune homme. Paroles de lycéens, pas si fréquentes !

Il est vrai que ceux-ci, âgés de 19 à 70 ans, ont passé l'âge de l'école obligatoire ! C'est entre 18 et 22 heures ou le samedi matin qu'ils planchent sur Voltaire ou la trigonométrie. Dans la journée, ils sont aide-soignants, vendeurs, secrétaires, maçons... Et, pour certains, sans emploi ou retraités. Inscrits dans des classes de la seconde à la terminale, ils préparent un bac général. Pour le plaisir, pour prendre leur revanche, ou pour évoluer. Andrew, 23 ans, commis de cuisine le jour, élève de seconde en soirée, souhaite aller en fac pour devenir prof d'anglais. Emplois du temps ultrachargés, longs temps de transport, vie privée réduite... Beaucoup abandonnent en cours d'année. Mais, pour ceux qui s'accrochent, « *le taux de réussite rejoint la moyenne de l'Éducation nationale* », se réjouit la proviseure, Françoise Noël-Jothy. Cette quadra, passionnée de pédagogie, très positive, exprime une admiration sans bornes pour le « *courage* » de ses 260 inscrits qu'elle appelle des « *auditeurs* ».

Ici pas de compétition scolaire. Pas question de valoriser les forts en thème.



Dépendant de la ville de Paris, ce lycée ne relève pas du ministère. C'est sa force. Il applique ses propres méthodes sans se soucier de celles de l'Éducation nationale, dont il répare les erreurs. Les inscrits sont souvent de grands traumatisés de l'école. Les profs s'adaptent. « *Rien à voir avec ce qu'on a connu. On ne se sent jamais jugé mais toujours soutenu* », dit Astrid, 22 ans, en première L, encore en colère contre cette prof d'anglais qui au collège lui asséna : « *Tu ne pourras qu'être caissière ou femme de ménage* », non sans mépris pour ces professions. « *Ici, on croit en nous, ça change tout* », dit Guenaëlle, 38 ans. Elle avait été aiguillée en 5^e vers une filière courte, BEP carrières sanitaires et sociales « *fautes de capacités pour continuer* », très déçue, elle qui se sentait dévorée par la curiosité intellectuelle. Lors d'un bilan de compétences, un psychologue du travail lui a trouvé « *l'esprit scientifique* ». Une orthophoniste lui a découvert une dyspraxie, une explication à sa dysorthographe. Libérateur. Aide-puéricultrice dans une crèche le jour, elle étanche le soir, en seconde, sa soif de connaissances.

Entre naufragés de l'école, on se comprend. Des groupes improbables se forment. En première L, tout le monde a remarqué deux inséparables, Colette, 68 ans, et Brandon, 19 ans. L'ancienne marchande d'art BCBG, venue « *mettre à jour ses savoirs* », soutient le décrocheur, rescapé de plusieurs lycées, plus passionné de violon que de maths. « *Dès qu'il manque les cours, je le harcèle au téléphone, je lui redis tout le bien que les profs pensent de lui.* » Et Brandon vient reprendre sa place en classe à ses côtés. Ici, la confiance, le travail en équipe font des miracles.

« *Nous partons du principe qu'ils vont réussir. Nous sommes comme un miroir qui leur renvoie en permanence une image de succès* », résume Françoise Noël-Jothy. Libérés de la culpabilité paralysante chez les élèves en difficulté, plus mûrs que des ados travaillés par leur croissance, ils s'accrochent et décollent. Françoise Noël-Jothy pense que son modèle est « *reproductible* ». Elle va militer pour que chaque région ouvre son lycée d'adultes. « *Il correspond à un vrai besoin.* »

AUTONOME. Le Lycée municipal d'Adultes ne dépend pas de l'Éducation nationale mais de la ville de Paris. Il est donc autonome. Les inscrits présentent leur bac en candidat libre. La proviseure peut choisir les profs. Enseignants dans la journée dans des lycées normaux, ils font cours le soir, en tant que vacataires, sur leur temps libre.

MAMAN PASSE LE BAC

Minda est femme de ménage. À 52 ans, avec l'aide de son fils, elle passe le baccalauréat. Ses camarades de classe sont retraités, chômeurs ou salariés. Élèves du Lycée municipal d'adultes, à Paris, ils sont quatre-vingt-dix à tenter de décrocher le diplôme symbolique.

Lundi 16 juin, il est midi. Minda vient de prendre sa copie. Durant près de quatre heures, elle a planché sur un texte de Karl Popper traitant du déterminisme. Assaillie de doutes, mais soulagée, la candidate, 52 ans, femme de ménage, quitte la salle d'examen du lycée Georges-Brassens, à Paris, où se pressent des visages poupins à peine sortis de l'adolescence dans un climat de surexcitation. « *J'ai l'impression d'avoir tout raté, soupire-t-elle. Mais ça passe ou ça casse. Maintenant, il faut que je m'attaque au gros pavé de l'histoire-géo et ça m'angoisse...* » Pour en arriver là, Minda a dû faire preuve d'une volonté sans faille.

Elle est élève, en terminale L, d'un établissement un peu particulier, le Lycée municipal d'adultes (LMA), qui cette année présentait quatre-vingt-dix candidats au bac.

Artisans, hôtesses d'accueil, caissières ou vigiles, ils sont les « auditeurs » d'un cursus unique en son genre en France.

J-7 dans la salle de classe occupée par le professeur de philosophie. « *Qu'est-ce que les Lumières ?* » Minda bâche Kant et tente de répondre à la question. À une semaine de l'épreuve, l'attention et l'écoute ne sont pas feintes. Assise sagement au premier

Entre travail et vie familiale, le rythme est dur

rang, Minda cherche nerveusement dans sa trousse ses crayons pour prendre note des corrections du prof.

Dans cet établissement un peu particulier du 14^e arrondissement de Paris, la moyenne d'âge est de 29 ans. Ils sont deux cent soixante (de 18 à 70 ans) inscrits dans les neuf classes de seconde, première et terminale. Créé en 1980, le Lycée municipal d'adultes est gratuit. Financé par la Mairie de Paris, il ne dépend pas de l'Éducation nationale et les vacations des trente-deux professeurs sont payées par la municipalité. Les horaires sont adaptés à ce public majoritairement salarié. De 18 à 22 heures, tous les jours de la semaine et le samedi matin de 9 à 13 heures : le rythme est difficile à tenir quand on doit mener de front travail, lycée et vie familiale. Après leur journée de travail, ces aspirants bacheliers attrapent leur cartable et enfilent leurs habits nocturnes de lycéens. Ce soir, il est déjà 20 heures. Au moment où nombre de leurs collègues et amis se préparent à se reposer,

eux sont sollicités par le prof de philo pour mener jusqu'à 22 heures une réflexion approfondie sur les textes du philosophe allemand Kant.

Mais Minda s'accroche. Elle fait des ménages depuis dix-sept ans et espère que ce sésame lui ouvrira la voie vers un autre métier. « *Ce boulot m'a permis d'élever seule mon fils, mais c'est épuisant, confie-t-elle. Je ne suis pas sûre d'avoir la force de continuer. Au début, je travaillais huit à neuf heures par jour avant d'enchaîner sur les cours. Depuis quelques mois, je me bats contre un cancer. J'ai été obligée d'arrêter les ménages mais je m'accroche à mes cours. Si j'obtiens le bac, je pourrais peut-être postuler à un poste de secrétaire.* »

Après des années de galère, l'espoir d'un nouveau travail

Toujours à ses côtés, Andréa, son inséparable camarade de classe, acquiesce. À 21 ans, elle est l'une des plus jeunes du groupe. Andréa a décroché de l'école à l'âge de 18 ans. « *Les profs, l'ambiance, les autres, le programme... J'ai tout détesté, se souvient-elle. Je voulais travailler. Je n'ai rien trouvé d'autre qu'un job de serveuse dans un restaurant parisien. Je me suis inscrite ici parce que je veux pouvoir être prof d'espagnol. Depuis trois ans, je bosse dur. Je n'arrête pas de courir entre mon emploi et les cours. Grâce à cette école, je m'autorise à nouveau ce rêve. Celui de devenir pour les élèves la prof formidable que je n'ai pas rencontrée. Celle dont on se souvient car elle vous a donné envie d'aller au bout de vos rêves. Et puis, il y a cette fierté retrouvée dans le regard de mon père.* »

La fierté. C'est aussi cela que les auditeurs du lycée pour adultes retrouvent en suivant ce cursus. Ils sont salariés, chômeurs, retraités, mères de famille ou encore chez leurs parents, ils sont d'origines et de milieux différents, mais partagent tous ce manque du bac. « *Pour beaucoup de nos auditeurs, c'est une blessure, explique Françoise Noël, la proviseure de l'établissement. Dans notre société où ce diplôme revêt une dimension symbolique importante, ils se sentent exclus. Certains arrivent en début de cycle, recroquevillés sur eux-mêmes sans oser me regarder. Une fois bacheliers, ils se redressent, gagnent en assurance, me claquent la bise*

et m'appellent par mon prénom. C'est formidable ! »

Ce sentiment de raser les murs, Abdelghani s'en souvient bien. Ce quinqa, ancien chef d'une entreprise qui a déposé le bilan, a mis à profit ce coup de sort pour préparer le bac. À 55 ans, Abdelghani n'a personne à qui prouver, sinon à lui-même, qu'il est aussi capable que les autres. « *Cette démarche est personnelle, explique-t-il, tout*

Un symbole qu'il est important de décrocher

en classant ses fiches de révision. *Avant, je rasais les murs, je me sentais inférieur, diminué face à ces bacheliers en société. Ce diplôme n'est qu'un symbole, c'est vrai. Mais c'est important pour moi de le décrocher.* »

J-3. Minda ne se relâche pas. Dans son appartement parisien, elle révise. Livres, cahiers, fiches bristol, feutres fluo pour surligner l'essentiel, la mère de famille ne lésine ni sur l'équipement ni sur l'organisation. Pour Sébastien, son fils de 24 ans, c'est un peu l'heure de la revanche. Mis sous pression par maman il y a cinq ans pour décrocher le bac, l'étudiant en droit et

« Une bouteille au frais pour fêter la réussite »

futur avocat veille à son tour sur la réussite de sa mère. Son ton est martial, les questions fusent et déstabilisent Minda. « *C'est voulu !* précise le jeune homme. *Je veux la mettre dans les conditions de l'examen.* » Si elle qualifie son fils de tyran, Minda s'amuse de ce rôle qu'il prend très au sérieux. Maman exigeante, elle n'oublie pas de lui rappeler ses révisions pour l'examen du barreau qu'il prépare. « *La pression est multipliée par deux dans cette maison. Nous préparons des examens en même temps. J'attends avec impatience cette date du 4 juillet pour voir mon nom sur la colonne des admis. J'ai déjà mis une bouteille au frais pour fêter la réussite. Si je n'ai pas le bac, elle me servira quand même... pour me consoler.* »

NADIET CHERIGUI

CES ADULTES QUI ONT REPRIS LEURS ÉTUDES

Ils ont replongé le nez dans les bouquins. Pour réaliser un projet, changer de cap ou tout simplement pour enfin exercer le métier de leur rêve.

Contexte

Parmi les 2,4 millions d'étudiants et près de 665 000 élèves de terminale qui vont passer leurs examens ce mois-ci, beaucoup sont des adultes. Eux aussi rêvent de décrocher un précieux diplôme.

En 2012, près de 55% des personnes de 18 à 64 ans ont participé au moins à une formation au cours de l'année écoulée, qu'il s'agisse d'un diplôme scolaire ou universitaire, ou d'une

formation professionnelle. Face à un marché du travail tendu, beaucoup d'adultes font le choix de redevenir étudiants. Se donner une seconde chance pour mieux satisfaire les attentes des

employeurs, booster une carrière, assouvir une vocation contrariée, devenir son propre patron, autant de motivations que d'individus...

LÉA, 46 ANS, en première ES « J'AI SOIF D'APPRENDRE »



Auxiliaire de vie auprès de personnes âgées, je suis également des cours du soir au lycée d'adultes de Paris. Grâce à une amie, j'ai osé passer les tests après une consolidation des savoirs fondamentaux. Depuis deux ans, j'ai repris mes études, interrompues en 3^e, pour décrocher le bac et présenter les concours des écoles d'infirmière. Ce n'est pas facile de tout concilier. Je culpabilise d'être moins présente pour mes deux fils de 22 et 16 ans, même s'ils me soutiennent. Le matin, je sacrifie une heure de

sommeil pour cuisiner et laisser la maison en ordre. Je profite de mes deux heures de transport par jour pour étudier. En rentrant, à 23h, je me remets au travail. Je suis devenue curieuse, j'ai soif d'apprendre. J'ai toujours un livre à portée de main. Pour moi, femme d'origine africaine, arrivée en France à 13 ans, c'est une chance incroyable qui m'est donnée de pouvoir accéder aux études dont je rêve.

CLAUDINE COLOZZI

MANŒUVRE LE JOUR, LYCÉENNE LE SOIR



Rue d'Alésia (XIV^e), jeudi.
De 8 heures à 15h30, pour gagner sa vie, Yanick « charrie des packs d'eau et de boîtes de conserve ». À partir de 18 heures, elle prépare le bac au Lycée municipal pour adultes. (LP/C.C.)

Le 16 juin, Yanick planchera sur l'épreuve de philosophie du baccalauréat. Dans la salle d'examen, ce sera sans doute une des plus âgées. Elle a 47 ans.

« Enfant, j'étais en conflit avec le système scolaire », glisse celle qui vient d'une famille de profs et a arrêté l'école après la 3^e. Cela faisait longtemps que dans ma tête, je voulais repasser le bac. Ne pas l'avoir a toujours été pour moi un complexe, un regret terrible. » La quadra révisait hier encore avec ses trois copines au Lycée municipal de la rue l'Alésia (XVI^e). C'est sa sœur qui lui a permis de retrouver le chemin de l'école, de s'inscrire dans cet établissement unique en France qui propose aux adultes de repasser le baccalauréat en cours du soir pour la modique somme annuelle de 84 €. Un bahut à part qui organise aujourd'hui des portes ouvertes (*lire ci-dessous*).

Inscription à la fac après le bac

Il aura cependant fallu beaucoup de courage et de gnaque à Yanick pour tenir trois ans, de la seconde à la terminale. Car tous les jours, de 8 heures à 15h30, pour gagner sa vie, elle « charrie des packs d'eau et de boîtes de conserve ». Yanick est manœuvre dans une grande surface.

Après le bac, elle s'inscrira à la fac. Son objectif : enseigner le français comme langue étrangère. « C'est ici, dans cet établissement pour adultes, que j'ai découvert ce que je voulais faire. »

À ses côtés, Béatrice, 62 ans, la doyenne de la terminale, est arrivée là un peu par hasard. Au départ, elle voulait inscrire sa fille déscolarisée ! « En fait, glisse cette ancienne comédienne qui a quitté l'école à 16 ans, je suis allée aux portes ouvertes et ça été un révélateur. »

Pour cette retraitée qui a « regretté toute sa vie de ne pas avoir le bac » se retrouver ici a été épanouissant : « Ce contact social quotidien, les fous rires, faire partie d'une famille, même si quand je me suis installée le premier jour, j'ai bien vu que j'étais la plus vieille ! » Le bac en poche, Béatrice étudiera ensuite la philo.

Tatiana, 22 ans, a, elle, « planté » l'école en première littéraire. « Plus jeune, je trouvais ça stressant et oppressant les règles, les bulletins, les examens... » Elle gagne désormais sa vie comme animatrice mais s'était toujours dit : « Un jour, je raccrocherai les wagons. » Ins-crite au Lycée municipal pour adultes sur les conseils de son père, elle est aujourd'hui « réconciliée » avec l'école et envisage la fac. Mais avant, elle se verrait bien prendre une année sabbatique. Histoire de « voyager, retourner au Bénin », son pays d'origine. Mais cette fois avec le bac en poche.

CÉLINE CAREZ

LE SEUL ÉTABLISSEMENT DU GENRE. Le Lycée municipal d'adultes est le seul établissement de ce genre en France. Il accueille des élèves de 18 à 80 ans qui souhaitent passer le bac. La scolarité ne coûte que 84 € par an. Les cours se déroulent du lundi au vendredi, de 18 heures à 22 heures et le samedi matin. « Ils arrivent ici recroquevillés. Ils repartent fiers comme Artaban, s'enthousiasme Françoise Noël-Jothy, la directrice. Renouer avec les études, c'est réparer quelque chose. Ici, pas de condescendance mais de la bienveillance. » La promotion 2014 compte près de 300 élèves. Parmi eux, un électricien, une esthéticienne, un administrateur de la marine marchande, une caissière, un vigile ou encore un facteur. Si l'aventure vous tente, rendez-vous cet après-midi au 132, rue d'Alésia (XIV^e). Le lycée organise des portes ouvertes.

PASSER SON BAC À 20, 50 OU 70 ANS

Dans le 14e arrondissement de Paris, un établissement unique en son genre permet aux adultes de régler leurs comptes avec le baccalauréat, précieux sésame qui manque à leur parcours.

Le week-end, Serge Dujarrier, 27 ans, travaille à Castorama. Du samedi au lundi, il réussit à gagner suffisamment pour tenir le mois. Les autres jours de la semaine, il prend le temps d'étudier et de bouquiner. « *Je vis plutôt la nuit* », indique-t-il en sortant quelques crayons de sa trousse. Autour de lui, la salle de classe se remplit peu à peu. Sur les tables, bouteilles d'eau et paquets de biscuits côtoient les cahiers griffonnés. L'horloge indique bientôt 18 heures. L'heure pour la vingtaine de personnes présentes d'être attentives. Au programme, deux heures de cours d'histoire puis deux de français. Un bon tempo, de l'hérésie des Cathares à la Ferme des animaux de Georges Orwell.

Dans le 14e arrondissement de Paris, rue d'Alésia, près de 260 adultes se pressent, chaque soir, pour assister à quatre heures de cours. Depuis plus de trente ans, le lycée municipal d'adultes, géré par la Ville de Paris, propose aux plus motivés de retourner sur les bancs de l'école en classe de seconde, de première ou de terminale, dans les trois filières générales L, ES et S, dans le but de décrocher le baccalauréat. Inscrits en candidats libres, les élèves, appelés "auditeurs", ont cinq ans au maximum pour passer l'examen. Et pour arriver à leurs fins, ils semblent prêts à jongler entre leurs vies professionnelle, familiale et scolaire.



Le professeur Colodiet enseigne l'histoire aux auditeurs du lycée municipal d'adultes
© Emeline Wuilbercq

Certains travaillent à mi-temps, d'autres cumulent les petits boulots, d'autres encore se rendent directement au lycée une fois leur journée de travail terminée, sans avoir le temps de souffler. « *Je travaille huit heures par jour, c'est difficile à gérer mais je me force* », confie Bouhalam Cheurfa, technicien en audioprothèse. À 48 ans, ce père de famille d'origine algérienne veut améliorer ses compétences en français. « *Il faut garder un certain mental pour être à la fois opérationnel au travail et en cours* », constate Juste Duvernois, 25 ans, animateur. À 16 ans, il voulait être comédien. Désormais, il souhaiterait devenir éducateur pour les enfants en difficulté. Un rêve qui ne peut s'atteindre qu'avec un bac + 2.

Dans la classe de seconde de Serge, Bouhalam et Juste, les esprits sont concentrés. Dehors, il fait nuit. Près de trois mois après la rentrée des classes, les auditeurs semblent avoir pris le rythme. Durant le cours d'histoire, ils prennent sagement des notes dans leurs cahiers aux pages quadrillées. Le regard fixé sur le tableau, certains grimacent lorsque des mots ne leur sont pas familiers. D'autres les écrivent haut la main, comme Martine Carpentier, 57 ans, qui a décidé tardivement d'accorder du temps à ses études. « *Maintenant que ma fille n'est plus à la maison, je peux combler mes lacunes. J'ai mal vécu le fait de ne pas avoir le bac* », confie-t-elle. Le bac, ce précieux sésame qui leur fait défaut, qui les rend parfois mal à l'aise... et qu'ils aimeraient enfin

décrocher, comme un symbole. Le symbole de la réussite, tel qu'il est véhiculé par le système scolaire français.

Quand certains retraités veulent simplement se cultiver, d'autres voient dans cet examen la promesse d'un nouveau départ. « *Il n'y a pas de profil type, tous les parcours sont atypiques* », constate Maxime Fassiotti, adjoint au proviseur. Le plus jeune, âgé de 18 ans, n'est pas là pour les mêmes raisons que le doyen des auditeurs qui a fêté ses 70 ans. « *Certains projets sont touchants. Un auditeur est électricien et souhaite recommencer le lycée pour pouvoir aider son fils dans ses devoirs* », dit François Colodiet, professeur d'histoire-géographie. D'autres jeunes adultes veulent remettre le pied à l'étrier, ayant quitté l'école trop tôt, par choix ou par obligation. Au lycée d'adultes, les niveaux sont hétérogènes mais la motivation semble la même pour tous. « *J'ai déjà perdu deux années, je ne veux pas abandonner* », dit Maria Ramiharison, 21 ans. « *Les enseignants jouent davantage aux policiers avec les élèves de lycées classiques qu'avec les adultes... Mais nous, nous sommes là pour apprendre* », affirme Serge Dujarrier.

Néanmoins, certains multiplient les absences, en raison de leurs obligations familiales ou professionnelles. L'implication de chacun se heurte souvent à de multiples contraintes extérieures. « *C'est un lycée d'adultes, les auditeurs sont responsables d'eux-mêmes* », observe M. Fassiotti. Ces

derniers peuvent n'assister qu'à une heure de cours sur deux s'il leur est impossible de se libérer plus tôt. Et pas question de sermonner les moins assidus ou les plus déconcentrés : les réprimandes ont peu d'effet sur ce public. « *Nous ne pouvons pas être une autorité cassante, nous serions totalement à côté de notre rôle* », souligne M. Colodiet.

Malgré les efforts du corps enseignant, près d'un tiers des auditeurs décrochent en cours d'année, notamment après les vacances scolaires, période de tentation où les adultes retrouvent une vie sociale délaissée pendant les semaines de cours. « *Si nous passons l'hiver, nous avons de bonnes chances d'aller jusqu'au bout* », estime Edouard Tamarin, 19 ans. Cet hiver mais également les deux prochains, ceux de la première et de la terminale.

Le cours de français touche à sa fin. À 22 heures, la plupart des auditeurs se pressent vers la sortie pour attraper un bus, un métro ou un train. Quelques-uns discutent, certains sérieusement. D'autres plaisantent comme des gamins, qu'ils ne sont plus, devant leur bahut.

EMELINE WUILBERCQ
(Monde Académie)

CES ADULTES QUI DÉCROCHENT LE BAC

Le LMA accueille chaque année 240 adultes en cours du soir pour les aider à préparer un bac L, ES ou S, tout en continuant à travailler.

Quelques années après avoir enfin décroché leur bac, grâce au Lycée municipal d'adultes de Paris, Pierre-Tomas, Sophie et Sajeevan voient leurs efforts récompensés. Premier établissement de ce type en France, le LMA accueille chaque année 240 adultes en cours du soir pour les aider à préparer un bac L, ES ou S, tout en continuant à travailler.

"Fallait que je l'aie. C'était une obligation", se rappelle Pierre-Tomas Espejo, 28 ans. Il en a 19 lorsqu'il échoue au bac la première fois, à un cheveu près. S'ensuivent une "grosse dépression" et quatre années d'errements, jusqu'à ce qu'il s'inscrive au LMA... et

décroche son bac L avec mention, en 2010. "J'ai ressenti un soulagement de malade. C'était une revanche."

Désormais étudiant en troisième année de licence STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives), Pierre-Tomas pense à passer le capes, même s'il se laisse encore le choix. "Mon principal objectif, c'est de trouver un travail qui me rende heureux. Prof d'EPS, c'est pas si mal. Mais d'autres projets peuvent venir se greffer, comme un brevet d'accompagnateur en randonnée moyenne montagne... Peut-être que plus tard je pourrai me mettre en indépendant."

"Personne ne croyait en moi"

Si Pierre-Tomas voulait avant tout effacer un échec, d'autres ont déjà une formation bien précise en tête quand ils se tournent vers le LMA. C'était le cas de Sophie Sawadogo, 28 ans, étudiante en école d'infirmière à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). "J'avais 19 ans quand je suis arrivée en France, avec un niveau de 3e", raconte cette jeune Burkinabé. "J'ai beaucoup négligé l'école au pays. C'est ici que je me suis rendu compte que c'était indispensable pour évoluer professionnellement" et ne pas avoir l'impression d'être "en prison".

Attirée par le secteur médical, la jeune femme exerce le métier d'agent hospitalier lorsqu'elle s'inscrit au LMA, en filière scientifique. "Je travaillais à l'hôpital de 7 heures à 16 heures, puis j'allais en cours de 18

heures à 22 heures." Trois années éprouvantes qui lui permettent de décrocher son précieux bac S, en 2010. "Trois ans, c'est rien dans une vie. Maintenant, j'ai le temps d'avoir une vie sociale", dit-elle en riant.

Souvent présentée par les étudiants du LMA comme un défi personnel, la réussite au bac général s'avère aussi un moyen de prouver sa valeur aux autres. Sajeevan, 30 ans, en sait quelque chose. "Personne ne croyait en moi. J'étais toujours le dernier de ma classe. Au collège, on me disait de choisir une filière pro, en seconde de faire un bac techno... J'ai fait un bac S pour montrer que j'en étais capable", raconte cet ancien réfugié sri lankais, arrivé en France en 1984.

"Je suis un garçon chanceux"

À la différence de Pierre-Tomas et Sophie, Sajeevan n'a jamais interrompu son parcours scolaire. "À 19 ans, je me suis retrouvé à la rue à cause de problèmes familiaux, alors je voulais suivre des cours le soir. C'est pour ça que j'ai fait ma terminale S au LMA. C'était la seule structure adaptée à ma situation." Son bac en poche dès 2002, Sajeevan a depuis obtenu une licence en gestion d'entreprise et un master en finance internationale.

Ironie du sort, il est devenu bailleur social. Un sujet de fierté pour celui qui a grandi dans une pièce de 12 mètres carrés d'un "hôtel insalubre", où s'entassaient sept personnes. "J'ai un emploi, un logement. Je suis un garçon chanceux. Je ne me suis jamais apitoyé sur mon sort." À la rentrée prochaine, sur ses conseils, sa sœur de 27 ans s'inscrira au LMA pour passer un bac L. "Elle en a assez de répondre non à chaque fois que les gens lui demandent si elle a son bac".

Y A PAS D'ÂGE POUR PASSER LE BAC !

De 14 à 77 ans, ils sont près de 600 000 à plancher sur les épreuves du bac depuis le 16 juin. Parmi eux, les 240 grands élèves d'un lycée parisien qui permet aux adultes de concilier vie professionnelle et retour sur les bancs de l'école. Désir de revanche pour certains, espoirs d'évolution dans le travail pour d'autres... À la clé, le taux de réussite des candidats de ce lycée de la deuxième chance est surprenant.

L'horloge indiquera bientôt 18 heures, et la poignée d'adultes qui attendent dans la cour du lycée Philippe-Leclerc-de-Hauteclocque, à Paris (14^e), paraîtront presque pressée de rentrer en salle de classe. Mais ces « élèves » pas comme les autres deviennent pourtant intarissables lorsqu'ils évoquent le « plaisir » qu'ils ressentent à venir plancher tous les jours de la semaine, de 18 heures à 22 heures, sur les mathématiques, les langues ou la philosophie. « Le système éducatif classique n'était pas fait pour moi. Aujourd'hui, je vis une véritable libération », jure Freddy Michineau, 30 ans, enquêteur dans un institut de sondage. « Je travaille à mi-temps mais cette double vie n'est pas fatigante. Je la vois comme une épreuve de longue haleine, un demi-fond. Avant, je baissais la tête pour ne pas rencontrer certains profs ou conseillers d'éducation. Ici, au contraire, c'est comme une petite famille. » Comme lui, ils sont près de 240 élèves (appelés auditeurs) à fréquenter les classes de seconde, première et terminale de l'unique lycée pour adultes de Paris, et à espérer décrocher le sacro-saint baccalauréat. Leur profil ? « On ne peut pas rêver

plus varié », assure la proviseure, Françoise Noël-Jothy, arrivée il y a 4 ans à la tête de l'établissement : « Nous avons toutes les générations, origines et catégories sociales... des

Beaucoup de précaires travaillent avec des horaires pénibles et doivent abandonner à cause de cela. Il faut vraiment une grande détermination pour concilier travail et cours du soir.

manutentionnaires, des secrétaires, et même un concertiste. La plupart de nos auditeurs vivent de petits boulots et la principale motivation, c'est avant tout d'évoluer professionnellement. Si vous n'avez le bac, beaucoup de formations restent inaccessibles. »

Pour entrer dans l'une des huit classes, et accéder aux filières L, S ou ES, le lycée évalue bien sûr le niveau et les acquis, mais l'essentiel se joue ailleurs. « Beaucoup de précaires travaillent avec des horaires pénibles et doivent abandonner à cause de cela. Il faut vraiment une grande détermination pour concilier travail et

cours du soir. S'ils n'assistent pas à 80% des cours, ils ne valident pas leur trimestre. En même temps, l'absentéisme n'est pas vraiment un problème disciplinaire : il n'y pas de sanction particulière, et les auditeurs savent très bien que rater des cours, c'est se tirer une balle dans le pied. » À l'inverse du CNED, qui propose des cours par correspondance, la structure entièrement financée par la Mairie de Paris fait donc plutôt le pari du collectif : « Ici, c'est le groupe qui permet d'avancer. »

Inscrits aux épreuves du bac comme candidats libres, les adultes de ce lycée pas comme les autres ont donc 5 ans pour passer l'ensemble des épreuves, avec un taux de réussite dépassant les 70%. Certaines classes approchent même la moyenne nationale : « Il y a 2 ans, nous avons eu 82% de réussite pour une classe littéraire d'une trentaine d'élèves », révèle Françoise Noël-Jothy, un éclair de fierté dans le regard. Et ensuite ? Une fois le diplôme en poche, Freddy, le sondeur, rêve de voir sa carrière professionnelle prendre une route radicalement différente : « Pour l'instant, je suis en 1^{re} S, mais après le bac, j'aimerais passer une licence professionnelle dans l'aéronautique ou essayer d'intégrer une prépa scientifique. »

LA PAROLE À...

JACKIE LAZZERINI, 53 ANS, AGENT SNCF, AUDITEUR EN 1^{RE} SCIENTIFIQUE

« Obtenir mon bac n'est pas pour moi un enjeu professionnel, c'est une forme de revanche sur une scolarité que j'ai arrêté trop tôt. Mais trois enfants ont tous le bac, j'essaie en quelque sorte de rattraper ma famille... Au début, mes proches ont été surpris que je reprenne mes études, mais je peux compter sur leur aide et leurs encouragements. Ici, il y a un grand brassage de populations et beaucoup d'adultes qui sont arrivés en France récemment. Mais ceux qui ne sont pas très à l'aise en français, comme une collègue chinoise que j'aide dans les matières littéraires, peuvent par contre apporter leur soutien dans les matières scientifiques ! »

Marc DE MIRAMON

AU BOULOT LE JOUR, AU LYCÉE LE SOIR

Ils préparent le bac mais n'ont plus 18 ans depuis longtemps. Salariés, chômeurs, femmes au foyer ou retraités, ils vont en classe à l'heure où les lycéens finissent les cours. Reportage dans un établissement atypique.

« L'évolution de la fonction présidentielle depuis 1958. Vous avez cinq minutes pour bâtir une problématique. » L'horloge affiche 21h10. Dans la salle, aucun murmure, ricanement ou jet de boulettes en papier. Ces élèves de terminale ES sont studieux, bosseurs ou enthousiastes. Il faut dire qu'ils ont passé l'âge de la crise d'adolescence. Mory, 37 ans ; Amina, 22 ans ; Danielle, 55 ans ; Houcine, 45 ans... Les looks sont sages et soignés, certains crânes dégarnis ou parsemés de cheveux blancs. En tout, deux cent quarante « auditeurs », âgés de 28 ans en moyenne (le doyen a 65 ans) suivent les cours de seconde, première et terminale dans cet établis-

sement parisien. Comme tous les soirs de la semaine, ils commencent leur seconde journée. Après le boulot, place aux études de 18h à 22h et le samedi matin. Un rythme qui oblige à mener de front vie professionnelle, familiale et lycéenne. Ce soir-là, au premier rang, Anne-Cécile, 27 ans, noircit frénétiquement sa copie. Inscrite depuis septembre, elle suit simultanément les cours de première et de terminale et passera toutes les matières d'un coup. Avec son visage poupon et ses yeux rieurs, elle n'a rien d'une adulte. « C'est un atout, se réjouit-elle. Je vais passer inaperçue au milieu des candidats qui auront dix ans de moins que moi. »

Des élèves très motivés, venus de tous les horizons

18 ans... C'est l'âge auquel elle a raté son bac et décidé de se lancer dans la vie active. Après des petits boulots, elle devient aide-soignante. Un travail qu'elle adore. Mais reste la douleur de n'avoir jamais décroché ce diplôme. « Ma mère a été terriblement déçue. C'est pour elle que je veux l'avoir. C'est fatigant, on fait les 3/8, mais en une seule journée ! » Levée à 5h30, Anne-Cécile travaille jusqu'en milieu d'après-midi puis file au lycée avant le début des cours pour réviser. « Je n'ai plus de vie sociale, mais c'est indispensable car, au bout du tunnel, il y a le bac ! Je me rattraperai en faisant la fête tout l'été. » Une motivation à toute épreuve que salue la provi seure du lycée. « Il faut du courage et un vrai sens du sacrifice pour se lancer dans une telle aventure, explique Françoise Noël-Jothy. Chez nous, c'est le règne de la mixité, avec des âges, origines ethniques et so-

ciales très diverses. Leur point commun, c'est ce sentiment d'échec, cette blessure. Ils se sentent exclus d'une société où ce diplôme est symboliquement important. Du coup, ceux qui le décrochent sont métamorphosés et deviennent plus sûrs d'eux. »

Une combativité dont fait preuve Clarivel. Cette colombienne de 36 ans, qui a quitté son pays il y a dix ans, n'a jamais douté. Déterminée à se construire une vie meilleure en France, elle a franchi tous les obstacles. Elle suit des cours pour apprendre le français et décroche son brevet avec mention. Aujourd'hui, elle rêve de ce bac qui lui permettra de quitter son emploi de femme de ménage pour un travail de comptable.

Décrocher le bac est une victoire sur eux-mêmes

Alors pour y parvenir, Clarivel travaille dur. Elle enchaîne les heures de ménage et profite du trajet en métro pour réviser ses fiches. Les traits tirés, elle conserve ce petit rire communicatif qui balaie toute lassitude ou mauvaise humeur. « J'adore venir au lycée, même épuisée, c'est pour moi le meilleur moment de la journée, lâche-t-elle enthousiaste. Les professeurs sont gentils, disponibles et l'ambiance entre élèves est excellente. On échange, on discute, mais surtout, j'apprends. L'éducation est essentielle. Avoir le bac, c'est une façon de marquer mon appartenance à ce pays qui m'a accueilli et qui m'a donné cette chance que je n'aurais jamais eu en Colombie, celle de m'en sortir seule et de réussir. » À la mairie de Paris, qui finance cet établissement, on se félicite du chemin parcouru. Indépendant de l'Éducation nationale (les trente-cinq professeurs sont salariés de la municipalité), le Lycée pour adultes fait le plein depuis 1980. « Nous avons une longue tradition d'accès au savoir pour tous dans la capitale. Les cours du soir de l'Hôtel de Ville existaient déjà au XIX^e siècle, explique Colombe Brosselle adjointe à l'Éducation de la ville de Paris. C'est la preuve que chacun peut avoir une seconde chance grâce à des dispositifs qui s'adaptent à l'individu et non l'inverse. Et ça marche ! » Le taux de réussite au baccalauréat s'élève ici à 70%, soit quatre points de moins seulement que le taux national.

QUESTIONS RÉPONSES : Philippe Meirieu, pédagogue et auteur de « L'école et son miroir »

Cette initiative est un modèle à suivre

Q. Que pensez-vous de ce lycée pour adultes ?

R. C'est une formidable initiative qui favorise la promotion sociale et renoue avec le projet républicain de Condorcet en 1792. Il expliquait la nécessité d'ouvrir les lycées à tous pour permettre à chaque citoyen d'accéder aux savoirs. Il devrait y avoir plus d'établissements de ce type, financés avec de l'argent public, qui seraient des maisons des savoirs et de la connaissance et serviraient à tous ceux qui désirent apprendre.

Q. Pourquoi l'Éducation nationale ne s'en inspire pas ?

R. Il lui manque la volonté politique. Il faudrait rapprocher le ministère de celui de la Formation ou de l'Emploi. Mais ils s'ignorent, ne travaillent jamais ensemble et ne mutualisent pas leurs expériences. L'un s'occupe des jeunes, l'autre uniquement des adultes. C'est dommage.

Q. Le bac reste toujours aussi important en France ?

R. Il revêt une valeur hautement symbolique. C'est un rite de passage qui marque un certain niveau de connaissance et l'entrée à l'université. Il représente une forme de reconnaissance dans la société. Les lauréats sentent qu'ils y ont leur place ou qu'ils valent quelque chose. Mais gare à l'hégémonie du bac. Les autres formations doivent être tout autant reconnues.

SENIORS, AU BACHOT !

Qui a dit que le bac ne servait à rien ? À Paris, ce sont les adultes qui reprennent le chemin de l'école grâce aux cours du soir d'un étonnant lycée municipal.

Il dit qu'il vient de passer son bachot. La semaine dernière, il attendait sereinement les résultats. Il espérait même la mention. « *En philo, je me suis appuyé sur Boileau et Kant pour traiter le sujet sur le langage et la pensée* » dit Tahar. Inscrit en terminale L, il a toute l'année frisé une moyenne de 16. Un premier de la classe. Tahar est né il y a soixante-sept ans en Algérie. Ce battant a réussi il y a trois ans le test pour entrer en seconde au lycée municipal Philippe-Leclerc-de-Hauteclocque de la Ville de Paris⁽¹⁾. Cet établissement étonnant, rue d'Alésia, scolarise les adultes de la seconde à la terminale, en sections générales. En cours du soir.

**LA FRANCE À LA MALADIE
DES DIPLÔMES.
SANS LE BAC,
SYMBOLE NATIONAL,
ON SE SENT REJETÉ
DANS LES TÉNÈBRES.**

Alors la vie de Tahar a changé. Maths, espagnol, anglais, littérature... tous les jours, de 18 heures à 22 heures, le samedi matin de 9 heures à 13 heures. Révision et travail personnel le reste du week-end. Vie sociale au ralenti. Car, dans la journée, Tahar est un prospère frigoriste à son compte. « *J'enfile mon bleu, j'installe des appareils réfrigérants et des climatisations dans les restaurants, les boucheries, les cantines. Ce qui ne me donne pas l'occasion de parler de Kant.* » Vie monacale ? Oui, mais avec quelques compensations ! L'inlassable bonheur d'apprendre. Tahar est

un assoiffé de connaissances. Amoureux de longue date de Baudelaire et de Victor Hugo. Mais orphelin d'un père chauffeur de taxi, il a dû travailler tôt. Arrivé à 18 ans en France juste après l'indépendance, il a préparé des CAP au lycée technique. Le goût des études ne l'a jamais quitté. Divorcé d'une institutrice, il est aussi père d'une prof de français. Prochaine étape : licence de philo à la Sorbonne. Ça y est, est inscrit.

Un laboratoire pédagogique

Le Lycée municipal d'Adultes (LMA) ne dépend pas de l'Éducation nationale mais de la Ville de Paris. Une chance. Françoise Noël-Jothy, la proviseure, rompue à la formation des adultes dans une vie antérieure, et son assistant David Fruminet en profitent. Tout comme les profs venus d'autres lycées parisiens. Ils en font un petit laboratoire pédagogique. Autre public, autres méthodes : ici, pas question de juger, d'éliminer. Il faut soutenir la folle course d'endurance des élèves qui, dans la journée, sont femmes de ménage, électriciens sur les chantiers, jardiniers municipaux... Il faut encourager ces mères au foyer venues timidement rattraper le temps perdu. Il faut remotiver ces postados éjectés de leur lycée après des échecs au bac. Certains veulent préparer un BTS, passer un concours de la fonction publique, entrer dans une école d'infirmières, d'autres aller à la fac, ou simplement se cultiver...

Beaucoup cherchent à cicatriser une vieille blessure. « *Ma famille me ressert régulièrement "toi qu'a pas le bac"* », murmure, humiliée et furieuse, une technicienne de cinéma candidate à l'entrée en seconde. La France a la maladie des diplômes. Sans le bac, symbole national, on se sent rejeté dans les ténèbres. Le décrocher, c'est devenir comme tout le monde.

Souvent, les naufragés du système scolaire gardent d'eux-mêmes une image d'incapables. Ce que l'Éducation nationale a cassé doit être réparé. C'est la clé de la pédagogie du LMA. Dès la réunion de préinscription, Françoise Noël-Jothy rassure un public bourré de complexes : « *Vous avez d'énormes ressources, mais vous l'ignorez. Vous allez remettre la machine en route.* » Elle parle du « *plaisir d'apprendre* », de l'étude qui procure des « *sensations agréables* ». Des mots rarement entendus dans un parcours scolaire à la française. « *Votre sentiment d'échec va être réactivé, mais nous sommes là pour vous aider.* » Bienveillance, considération, tutorat, soutien du groupe. Beaucoup abandonnent en cours de route, mais pour les plus vaillants ces méthodes alternatives font mouche : l'an dernier, 73% ont réussi.

JACQUELINE DE LINARES

(1) www.lma.fr.nf



